

II

KLONDYKE.

L'établissement d'un poste de missionnaires Oblats au Klondyke est un fait accompli. Les annales l'ont déjà annoncé à la Congrégation.

Nous croyons répondre aux désirs des membres de la famille en leur donnant quelques détails sur ce pays du Klondyke, dont le nom magique a retenti dans le monde entier, et sur les circonstances qui ont amené les Oblats à y fixer leur tente. La correspondance de nos Pères nous fournira le récit de leur voyage, de leur prise de possession et des commencements de leur ministère.

Cet aperçu rapide nous permettra d'attendre avec patience une relation complète et détaillée de l'établissement de cette Mission et des travaux de nos missionnaires.

Topographie. — Faisons d'abord un peu de topographie et rendons-nous compte, d'une manière générale, du vaste champ qui s'ouvre au zèle de nos Pères.

En jetant les yeux sur une carte géographique, on voit clairement se dessiner la ligne-frontière qui sépare l'Alaska du Nord-Ouest canadien. Cette ligne, déterminée par une convention anglo-russe, signée à Saint-Pétersbourg, est à peu près le 141e degré de longitude du méridien de Greenwich ; elle va du voisinage du mont Saint-Élie à l'océan Arctique. C'est sur sa droite que s'étend le district du Yukon, communément dit aujourd'hui : *Klondyke*, soit parce que les plus riches *placers* abondent aux lieux arrosés par cette rivière, soit peut-être aussi parce que ce nom est plus sonore, partant plus magique, ce qui serait assez américain. Quoi qu'il

en soit, c'est à la jonction des rivières Klondyke et Yukon que les mineurs se sont portés en foule.

A gauche de la ligne-frontière est l'Alaska, territoire américain ou des États-Unis, lequel faisait autrefois partie du diocèse de Victoria (île de Vancouver). Ce nom d'Alaska évoque le triste souvenir de la mort tragique de Mgr Seghers qui, au cours de sa visite pastorale en cette région, fut horriblement assassiné par un laïque, son compagnon ou domestique, tombé en démence par suite de privations et de souffrances.

Le district du Yukon embrasse, généralement parlant, cette portion du Dominion canadien qui est bornée à l'est par le bassin du Mackenzie; à l'ouest, par la limite internationale dont nous venons de parler; au sud, par la Colombie Britannique; au nord, par l'océan Glacial. Il est arrosé abondamment par le fleuve Yukon et ses nombreux tributaires. Il mesure environ 600 milles du nord au sud, et plus de 500 milles de l'est à l'ouest dans la partie sud; mais il va en diminuant à mesure qu'il avance vers le nord. Cette région nouvelle est encore en grande partie inexplorée, et on ne la connait que d'une manière incomplète, mais on peut dire qu'on y trouve de l'or un peu partout.

Climat. — Le climat est très sain. C'est, du reste, le climat du Dominion tout entier, à l'exception des bords du Pacifique et sauf la diversité des degrés de chaud et de froid, selon les latitudes. Les hivers sont longs et glacials. Mais l'air est tellement sec et pur, que l'on sent les rigueurs du froid beaucoup moins qu'on ne serait tenté de le croire en se basant sur le thermomètre; et, si l'on a soin de s'habiller chaudement, on peut passer agréablement cette saison. Les étés sont courts et chauds. Quatre mois d'été, huit mois d'hiver. On y trouve — particularité propre aux régions arctiques — les

nuits d'hiver sans jour, et les jours d'été sans nuit. Depuis la mi-juin jusqu'au mois d'août, la lumière du jour dure sans interruption. Par contre, en attendant l'invention d'un soleil Edison, la nuit règne de la mi-décembre à la mi-janvier. Si les ténèbres ont leurs désagréments, ne serait-ce que de faire aboyer les chiens exotiques et user beaucoup trop de chandelles, la lumière constante du jour a, au contraire, bien des avantages ; entre autres, elle permet aux équipes de mineurs ou de corps de métiers quelconques de se succéder à tour de rôle, de manière à poursuivre les travaux sans relâche le long de la journée.

L'été, au district du Yukon, commence vers le 15 mai, époque où les rivières s'affranchissant des glaces qui les tenaient captives, livrent leurs eaux à la navigation et leurs bancs de sable aux chercheurs de pépites. Le 1er juin, plus de neige nulle part. Au blanc linceul qui recouvrait la terre succède le tapis de verdure. L'oiseau chante dans l'air, le poisson bondit à la surface des eaux. On jardine, on sème. C'est une résurrection universelle. Si le grain ne vient pas toujours à maturité, les légumes font rarement défaut. On a de l'herbe pour les animaux. Quand on pense que le thermomètre Farenheit monte jusqu'à 80 degrés et au delà, on s'explique comment semailles et récoltes se font en un si petit nombre de mois. Dieu qui donne aux petits des oiseaux leur pâture ne veut pas que l'homme manque du nécessaire sous aucun climat.

Population. — Il y a déjà bon nombre de villes ou villages dans le district du Yukon, si l'on peut appeler ainsi des amas de maisons en bois, construites à la hâte pour se mettre à l'abri, sans prétention à la symétrie, ni surtout à l'art. En voici quelques-unes : Dawson-City, devenue la principale par le nombre de ses habitants ;

Selkirk, siège du gouvernement ou de ses représentants; Cudohy, Eldorado, Bonanza, etc., etc. C'est le voisinage des gisements aurifères qui les a fait surgir de terre comme une moisson hâtive. Les mineurs se sont montrés gens pratiques. Ils se sont dit : « L'or d'abord, ensuite l'art. » Que ne se disent-ils aussi : Cherchons d'abord le royaume des cieux, le reste viendra par surcroît. Nous verrons cependant nos Missionnaires faire parmi eux de sérieuses conquêtes, et trouver dans certaines âmes de vrais filons d'amour divin.

A mesure qu'on fera de nouvelles découvertes, de nouvelles villes surgiront et deviendront à leur tour des points importants. Le long des rives du Yukon on trouve çà et là des villages aborigènes et des établissements de peu d'importance. Dans les principaux centres miniers, il y a des magasins, des hôtels, des restaurants, etc., etc., et leur nombre augmente sans cesse, de façon à pourvoir aux besoins des nouveaux arrivés.

Exploitation des mines. — Voulons-nous avoir une idée du travail des mineurs? Voyons-les à l'œuvre. Il faut savoir, d'abord, que, dans les régions aurifères, le métal précieux se trouve mêlé au quartz enfoui dans le sol ou dans le flanc des montagnes, et qu'on le trouve par filons plus ou moins considérables, allant tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, selon les caprices de la nature. Or, quand ils aboutissent à la surface, il s'en détache des parcelles, soit par l'action des glaçons qui se brisent et entraînent avec eux une partie des rochers quartzeux auxquels ils adhèrent, soit aussi par l'érosion naturelle, causée par les eaux torrentielles ; ces parcelles sont ensuite charriées par les torrents, déposées au fond des rivières ou des criques, accumulées en des bancs de sable, qui deviennent les gisements d'or ou *placers*. Comme les rivières, à la longue, changent leur cours, il

n'est pas rare de trouver des gisements aurifères à une grande distance des rivières.

Dans l'exploitation des mines, il y a donc deux périodes distinctes : l'une pendant laquelle on cherche l'or qui se trouve mêlé au sable à la surface du sol ; c'est ordinairement la première, la plus facile, sans besoin de capitaux, chacun pouvant se faire mineur. C'est l'exploitation des placers aurifères. Cette période est généralement courte. L'autre, pendant laquelle il faut extraire le minerai du quartz, est la dernière, la plus durable, la plus productive ou la plus rémunératrice, mais elle nécessite des machines hydrauliques puissantes et des capitaux, que seules les compagnies peuvent fournir.

Voici comment un voyageur décrit le mode actuel d'extraire l'or en placers :

Les vallées des criques sont généralement peu profondes et assez larges au fond, de 300 à 400 pieds. Elles sont toutes couvertes d'épaisses broussailles et de petites épinettes ; on y rencontre aussi des peupliers, des trembles et du bois de coton. Ce bois est utilisé pour dégeler le sol. Sur une surface de 10 pieds de long sur 7 ou 8 pieds de large, on enlève la couche de mousse et de glace. Le mineur creuse un puits de 6 pieds par 3 environ et y fait du feu. Pendant qu'il dormira cette nuit, la terre va dégeler à une profondeur de 6 à 12 pouces ; demain matin, il enlèvera la terre avec la pelle et répétera la même opération jusqu'à ce qu'il ait atteint le lit de roche qui se trouve généralement à une profondeur de 15 à 20 pieds. A 10 pieds de profondeur, à peu près, on cesse de trouver des matières végétales et on entre dans une couche de gros gravier qui porte peu de trace d'usure. Au fond de cette couche, près du roc, on tombe sur la veine payante, qui a rarement plus de 3 pieds d'épaisseur, la partie la plus riche se trouvant sur le roc

même. Ce n'est pas un roc solide, mais une masse de tuf angulaire, brisée, crevassée, qui ne paraît pas avoir été dérangée de sa place. Les interstices sont remplis de glaise et de gravier fin. Le mineur pénètre jusqu'à un pied de profondeur au plus dans cette masse. Où la couche de minerai payant prend-elle fin ? Personne n'a encore enfoncé le lit de roc solide, de sorte que nous ignorons ce qu'il y a dessous. Il faut trois semaines et une grande somme de travail pour atteindre le roc par le procédé du feu.

La seconde période, par l'exploitation du quartz, commence à peine au Klondyke ; mais les autorités sont d'accord pour prédire que c'est la grande industrie de l'avenir dans ce pays. Le manque de moyens mécaniques a fait déprécier la valeur du quartz comparée à celle des placers ; le moment viendra où de puissantes machines en rendront l'exploitation possible et très productive. Ce sera l'âge d'or des grandes compagnies.

Juridiction ecclésiastique. — Comme il a été dit, le district du Yukon, dans lequel se trouvent les mines du Klondyke, fait partie des territoires du Nord-Ouest canadien. Au point de vue ecclésiastique, il se rattache au vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, sous la juridiction de Mgr GROUARD. Ce district est séparé du reste de cet immense vicariat par les montagnes Rocheuses qui, allant du sud au nord, présentent un obstacle presque infranchissable. Deux voies seulement, très longues et difficiles, permettent au voyageur de passer des régions du Mackenzie dans celles du Yukon : la première au sud, le long de la rivière la Paix, et le nord-est de la Colombie Britannique ; la seconde au nord du fort Good-Hope, en suivant le cours de la rivière Porcupine.

Du côté de l'ouest, le district du Yukon est en communication relativement facile avec l'Alaska, ancienne

Amérique russe, maintenant territoire de l'Union américaine ; la voie de toutes la plus facile est celle formée par le fleuve Yukon, qui prend sa source dans la Colombie Britannique et va se jeter dans la mer de Behring, après avoir traversé les régions du Klondyke. Le territoire de l'Alaska, limitrophe du district canadien du Yukon, fit longtemps partie du diocèse de l'île Vancouver.

Les révérends Pères Jésuites, depuis environ trente ans, desservent les Missions d'Alaska. Il y a peu d'années, ce territoire américain fut détaché par le Saint-Siège du diocèse de l'île Vancouver et érigé en préfecture apostolique, dont le R. P. Tosi fut le premier titulaire ; le R. P. René est présentement son successeur.

A son retour d'Europe, à la fin de 1893, Mgr Grouard se rendit jusqu'en Colombie Britannique ; il avait entendu dire que des mines d'or avaient été découvertes dans les régions du Nord et que des gens commençaient à s'y transporter. Monseigneur désirait obtenir du clergé de Victoria des renseignements : Où étaient ces mines ? Se trouvaient-elles sous sa juridiction ? Les renseignements furent maigres et vagues. Les limites, en effet, de l'Alaska et du territoire canadien n'étaient guère bien connues. Les premiers Américains qui pénétrèrent dans le district canadien du Yukon purent bien, pendant quelque temps, se croire dans leurs possessions de l'Alaska ; pendant plusieurs années, le nom magique de Klondyke n'avait pas encore retenti et l'on parlait déjà des mines d'or de l'Alaska. Mgr Grouard n'ayant pu obtenir aucun renseignement précis reprit le chemin de son vicariat par la voie ordinaire, la rivière Athabaska.

Les Jésuites au Klondyke. — Cependant, comme Mgr Grouard l'avait entendu dire, les mineurs, attirés

par la soif de l'or, se portaient véritablement vers les régions du Yukon par les voies qui y donnent accès de l'océan Pacifique et de la mer de Behring : vers 1893, ils avaient franchi la frontière canadienne et commencé à explorer le haut Yukon. Le R. P. Judge, S. J., les suivit, ayant demandé à Mgr GROUARD la juridiction voulue pour exercer le ministère, juridiction accordée volontiers pour le bien des âmes. Le révérend Père, en 1895, alla s'établir au milieu des mineurs à Forty-Mile, y bâtit une maison-église qui fut vendue depuis ; en 1896, les mines du Klondyke furent découvertes : les chercheurs d'or s'y jetèrent en grand nombre. Cette fois encore, le R. P. Judge suivit les mineurs, mais il retourna passer l'hiver à Forty-Mile ; au printemps de 1897, il revint camper sur une pointe boisée voisine de l'endroit où se trouve maintenant Dawson-City. Cette ville n'avait pas encore été construite. Un bon Irlandais, M. Nemer, lui donna un terrain de 160 pieds de front par 600 pieds de profondeur, borné en avant par la rivière Yukon et en arrière par la montagne. Le R. P. Judge, Américain entreprenant et Jésuite zélé, commença en arrivant la construction d'un hôpital pour abriter les malades déjà nombreux dans ce pays désert et sauvage. Les catholiques et les protestants lui promirent les ressources nécessaires non seulement pour l'érection et l'entretien de l'hôpital, mais aussi pour la construction d'une église.

L'hôpital mesura, dès l'abord, 26 pieds sur 50 ; il était à deux étages, avec une aile de 23 pieds pour le logement des Sœurs et des servantes.

Ces Sœurs, attendues, appartenaient à la communauté de Sainte-Anne, de Lachine, près de Montréal, qui a une province dans la Colombie Britannique ; ces religieuses avaient été introduites dans l'Alaska alors que le pays dépendait de l'évêque de Victoria. Elles avaient travaillé d'a-

bord à côté des Pères jésuites ; elles étaient, enfin, sous leur direction depuis que ceux-ci avaient la charge de la préfecture apostolique. En 1897, trois Sœurs partirent de la Mission catholique d'Holy-Cross, non loin de l'embouchure du Yukon, et remontèrent la rivière ; mais, rendues à Fort-Yukon, l'une d'elles tomba malade sur le bateau. Craignant de se laisser prendre par les glaces, loin d'un prêtre, les Sœurs rebroussèrent chemin et retournèrent passer l'hiver à Holy-Cross.

Le R. P. Judge, déconcerté, mais non découragé, ouvrit l'hôpital lui-même, engagea des hommes pour prendre soin des malades ; il n'y avait pas alors, à Dawson, une seule femme respectable. L'hôpital se remplit de malades. Le prix d'admission était de 25 francs par jour, à cause de la rareté des provisions et des salaires élevés payés aux infirmiers.

Le printemps venu, le R. P. Judge bâtit une autre aile à l'hôpital, de 26 pieds sur 60 et à trois étages.

Le 11 juin 1898, la première église construite fut la proie des flammes, ainsi que tout son contenu. Deux jours après, le R. P. Judge faisait commencer la construction d'une seconde, longue de 75 pieds et large de 37 pieds. M. Alexandre Mac-Donald, catholique millionnaire, promit d'en payer les dépenses qui s'élevèrent à 150 000 francs.

Peu après, les trois Sœurs attendues arrivèrent pour prendre la direction de l'hôpital. Le nombre des malades était alors si considérable qu'il n'y avait point de place pour les recevoir ; elles furent pourtant installées dans une maison construite pour servir de presbytère et, de suite, elles reçurent deux femmes malades qu'elles logèrent chez elles.

Longtemps avant 1897, il était devenu notoire que les régions du Klondyke ne sont point dans le territoire de

l'Alaska, mais bien dans celui du Nord-Ouest canadien. Le gouvernement d'Ottawa y avait envoyé des agents, un juge et de la police. Il avait organisé les régions nouvelles au point de vue des mines en exploitation. Il était donc évident que ces régions étaient situées dans le vicariat apostolique d'Athabaska-Makenzie et, en conséquence, qu'elles étaient, en droit, sous la juridiction de Mgr Grouard et des Oblats. Des circonstances incontrôlables les avaient, de fait, mises entre les mains des Jésuites de l'Alaska ; mais le fait devait le céder au droit, et les Oblats prendre possession d'un pays qui leur avait été confié depuis longtemps. Il importait de ne pas différer plus longtemps cette prise de possession, si l'on ne voulait pas voir le Saint-Siège détacher le district du Yukon du vicariat du Mackenzie, pour l'unir à la préfecture apostolique de l'Alaska. Des démarches à cet effet avaient été faites à Rome.

Les Oblats succèdent aux Jésuites. — Vers le commencement de l'année 1898, le R. P. Gendreau, de la province du Canada, reçut de Mgr Grouard les pouvoirs de vicaire général et fut nommé supérieur des Missions du Yukon. Le R. P. Desmarais, du vicariat du Mackenzie, M. Corbeil, prêtre séculier, et le F. convers Dumas, furent adjoints au R. P. Gendreau. Ce dernier, au mois d'avril, se dirigea vers la Colombie Britannique pour faire les préparatifs de son voyage et de celui de ses compagnons. Le R. P. Lefebvre, fixé au Peel-River et désigné, lui aussi, pour la nouvelle fondation, voulut démontrer expérimentalement qu'on pouvait se rendre directement du Mackenzie au Klondyke, en suivant la rivière Porcupine jusqu'à son entrée dans le fleuve Yukon.

Suivons maintenant les autres missionnaires dans le long et périlleux voyage qui doit les conduire à destina-

tion ; les voilà à Vancouver. Ils reçoivent, chez nos Pères, la plus fraternelle hospitalité et activent leurs préparatifs.

De Vancouver à Selkirk. — C'est le 23 mai, au soir, après avoir invoqué la protection de Marie Immaculée, dont on célébrait partout le mois béni, qu'ils se sont embarqués à Vancouver

« Au moment de quitter cette ville, écrit le R. P. Gendreau au T R. P Supérieur général, pour entreprendre le voyage du Klondyke, j'ai appris de Mgr Dontenville que le Saint-Esprit vous a désigné pour être notre chef et Père spirituel. Je m'en suis réjoui devant le bon Dieu et Lui offre mes actions de grâces. En même temps, j'ai prié Mgr Langevin de vous réitérer les sentiments de respect et de soumission filiale que j'avais conçus d'avance »

La distance à parcourir sur l'océan Pacifique, pour aller de Vancouver à Dyea, est à peu près de 1000 milles. Après un beau voyage, nos missionnaires sont entrés dans cette ville le 27 mai. Dyea est à la tête de la petite baie de ce nom, laquelle est un bras du canal Lynn De Dyea, nos voyageurs ont fait 35 milles à pied, gravissant une montagne haute de 3500 pieds, et dont les derniers mille pieds sont si à pic qu'il leur faut se cramponner à un câble solidement fixé au sommet, pour s'aider à faire l'ascension

Cette haute montagne est la ligne de démarcation entre la Colombie Britannique et l'Alaska. On n'y aperçoit pas la plus petite branche à laquelle on puisse s'accrocher.

« La pensée de cette périlleuse ascension que nous allions faire, un bâton ferré à la main et les épaules chargées d'un paquet de 25 livres, dit le bon P Dumas, nous effrayait bien un peu ; mais, chemin faisant, le bon Dieu prit en pitié ses missionnaires, en nous en-

voyant une brume si épaisse qu'elle nous empêchait de rien distinguer à 20 pieds au-dessous de nous.

« Enfin nous atteignîmes heureusement le sommet. Dieu soit béni ! C'est dans le défilé appelé *Chilcoot-pass*, par lequel nous avons gravi la montagne que, deux mois auparavant, le 3 avril, une terrible avalanche de neige surprit une centaine de personnes, dont trente-neuf restent ensevelis sous une couche de 50 pieds d'épaisseur, qui probablement ne fondra jamais.

« Après un frugal repas, il nous fallut songer à descendre le versant opposé. Ce fut la partie la plus triste du voyage. Dieu veuille que ce n'ait pas été la moins méritoire ! Un vent glacial, joint à un brouillard intense, nous empêchait d'avancer. De plus, spectacle peu rassurant, nous n'apercevions sur notre route que d'innombrables cadavres de chevaux, de chiens, etc.

« Le 31 mai, nous traversâmes les trois lacs *Bennet*, *Tigish* et *Leberge* sur la glace recouverte de neige fondante, dans laquelle nous enfoncions jusqu'à mi-jambe.

« Cependant la température s'adoucit peu à peu. Nous fîmes halte au lac Bennet, pour attendre nos ballots et nos caisses que, par une prudente précaution, le R. P. Gendreau avait confiés à une Compagnie de transport aérien, qui a fait installer au-dessus des vallées et des précipices un câble de fer reliant ensemble les pics des montagnes.

« Une distance de 330 milles restait encore à parcourir. Après douze jours de navigation à bord d'une goélette louée chèrement, nous mîmes enfin pied à terre au fort Selkirk, le 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste, patron de notre cher Canada et de notre nouvelle Mission.

« Que de ferventes actions de grâces s'échappèrent de nos cœurs ! Nous remerciâmes surtout notre

immaculée Mère d'avoir si visiblement protégé ses Oblats. Le long de la route, nous avons constaté de nombreux accidents. Une fois, au passage des *Cinq-Doigts*, sur la rivière *Lewis*, nous crûmes aussi notre dernière heure arrivée. Ces *Cinq-Doigts* sont cinq grosses roches formant trois passages dont un seul n'offre aucun danger. Malheur si nous venions à le manquer! C'est ce qui arriva. Le courant emporta notre goëlette, en moins de trois minutes, elle franchit un demi-mille sur les ondes mugissantes du Rapide, à travers les récifs, sans pourtant en toucher aucun. Depuis la débâcle des glaces, 20 personnes, parmi lesquelles un ministre anglican, ont fait naufrage ; un ministre presbytérien a failli périr également, son bateau a échoué, tous ses bagages ont été engloutis. Aussi le *révérend* découragé a-t-il rebroussé chemin, jurant que jamais on ne le reverrait au Klondyke. »

Le R. P. Lefebvre arriva à Selkirk presque en même temps que les RR. PP. Gendreau, Desmarais et le F. Dumas. Quant à M. Corbeil il était resté en route pour servir d'aumônier à une compagnie de soldats qui se rendaient aussi à la même ville.

Accord entre le R. P. Gendreau, o. m. i., *et le R. P. René, S. J., prise de possession.* — Après quelques pourparlers, le R. P. Gendreau obtint du gouvernement la concession d'un terrain et du bois nécessaire à la construction d'une maison-chapelle à Selkirk.

Puis il se rendit à Dawson-City, où il avait hâte de s'aboucher avec les RR. PP. Jésuites. Il ne tarda pas à conclure avec eux un règlement amical, religieux et satisfaisant, dont il donna immédiatement connaissance à Mgr Grouard par une lettre qu'il écrivit à bord du bateau, en allant de Dawson à Selkirk. Nous croyons devoir donner *in extenso* cette pièce importante,

bien qu'elle revienne sur les faits relatés plus haut.

« Vous ne sauriez croire combien la position était délicate, embarrassante et embarrassée.

« Le P. Judge qui, depuis quelques années, suit les mineurs dans l'Alaska, n'a pas hésité à venir se fixer au milieu d'eux à Forty-Mile, sur votre territoire, il y a environ trois ans. Il y a bâti une maison-chapelle qu'il a vendue depuis.

« Lorsque le Klondyke, situé à 50 milles de Forty-Mile, a été découvert en automne 1896, les mineurs se sont jetés à cet endroit, et le P. Judge les a suivis ; mais il est retourné passer l'hiver à Forty-Mile.

« Au printemps 1897, il est revenu camper sur une pointe de terre boisée, laquelle fait aujourd'hui partie de Dawson, qui alors n'existait pas encore. Il s'est fait donner par un Irlandais, M. Nemer, un terrain de 150 pieds de front par 600 pieds de profondeur, borné au front par le fleuve Yukon, et, en arrière, par la montagne, au pied de laquelle la ville est assise. Ce terrain ne vaut rien pour la culture, ce ne sont que roches et côtes.

« Sur ces entrefaites, le R. P. Tosi, préfet apostolique de l'Alaska, et supérieur du P. Judge, tombe malade, résigne, est remplacé par le P. René, et enfin meurt. Le P. Judge, plein d'esprit d'entreprise, en sa qualité d'Américain, et aussi plein de zèle, comme digne fils de saint Ignace, mais peut-être trop indépendant de la direction de ses supérieurs avec lesquels d'ailleurs il ne peut que difficilement communiquer, commence, en arrivant, la construction d'un hôpital, avant de songer à bâtir une église ou à se loger lui-même. Le bon Dieu et lui logent sous la même tente, du printemps à l'automne.

« Le P. René, apprenant cela, vient à Dawson au mois d'août 1897. Il trouve les murs de l'hôpital à 6 pieds

environ hors de terre. Les catholiques et les protestants lui promettent de fournir au P. Judge tout l'argent nécessaire pour la construction et l'entretien de l'hôpital, et plus tard pour la bâtisse de l'église.

« Le P René approuve ce qui est fait, encourage à continuer, et se décide à partir pour Rome, afin d'obtenir l'annexion de la partie du Canada, située à l'ouest des montagnes Rocheuses, à sa préfecture apostolique.

« Le P. Judge a bâti d'abord son hôpital, lequel, mesurant 26×50 pieds, est à deux étages, flanqué d'une aile de 23×36 pieds, pour servir de logement à des religieuses et à des servantes, puis, une église de 30×50 pieds et un presbytère qu'il n'a jamais occupé.

« Le P. René lui envoie trois sœurs de Sainte-Anne de la Mission de Holy-Cross, pour tenir l'hôpital de Dawson Mais rendues à Fort-Yukon, l'une d'elles tombe malade sur le bateau Se voyant encore loin de leur destination et craignant de se faire prendre par les glaces elles et leur steamer, loin de tout prêtre, les sœurs redescendent le fleuve et passent l'hiver dans leur Mission.

« Le P. Judge déconcerté, mais non découragé, parce qu'il voit en tout les desseins de la divine providence, ouvre l'hôpital et engage des hommes pour prendre soin des malades, car il n'y avait alors à Dawson aucune femme respectable.

« L'hôpital se remplit de malades, à 5 piastres par jour chacun Mais les provisions sont chères, les salaires très élevés, et il se fait à la cuisine un gaspillage énorme. Les dettes s'accumulent, n'importe, le Père n'est pas effrayé, et il se prépare à construire, le printemps suivant, une allonge à l'hôpital de 26 pieds sur 60, et à trois étages. Les travaux en sont commencés.

« Le 4 juin 1898, son église et tout le mobilier sont détruits par les flammes. Deux jours après, il se met à

bâtir une autre église de 87 pieds par 75, sur la promesse que lui fait un catholique millionnaire, M. Mac Donald, d'en payer les dépenses qui vont probablement dépasser 20000 piastres

« Peu de temps après, le P. Judge reçoit une lettre du P. René, l'informant de son insuccès en cour de Rome et lui mandant d'arrêter les travaux jusqu'à sa venue au mois de juillet.

« Le P. Judge suspend les travaux de l'hôpital, mais il continue la bâtisse de l'église, persuadé que son supérieur l'approuverait s'il connaissait l'incendie de l'église et les offres avantageuses qui lui sont faites, et qui ne seront probablement pas maintenues à son successeur

« A mon arrivée ici, il poursuit son œuvre *ad majorem Dei gloriam* Sur ces entrefaites, arrivent les trois Religieuses de Sainte-Anne. Pas de place pour elles, car l'hôpital est rempli de malades Faute de mieux, on les installe au presbytère, où elles reçoivent aussitôt deux femmes malades qu'elles logent avec elles.

« Tel est, Monseigneur, l'état des choses dont je vous fais connaître les détails, afin de vous mettre à même de comprendre ma manière d'agir dans les règlements qui vont avoir lieu.

« En arrivant, le P. René me déclare que les Jésuites sont prêts à abandonner immédiatement la position, à condition que je prenne la responsabilité de toutes les dettes, de l'achèvement des travaux commencés, et leur donne une compensation raisonnable pour les services rendus jusqu'à ce jour. Il admet que les Jésuites n'ont pas mis un sou de leur argent dans cette fondation, mais il ajoute : « La popularité personnelle du P. Judge, Irlan-
« dais et Américain, aux yeux des protestants et de ses
« nationaux qui ont la fortune, l'esprit d'entreprise dont
« ce même Père est doué, les succès qu'il a obtenus, tout

« cela me porte à croire qu'un autre n'aurait peut-être « pas aussi bien réussi à fonder cet établissement. Que « pensez-vous faire ? me demanda-t-il »

« Vous voyez, Monseigneur, l'embarras où je me trouvais. J'y avais songé sérieusement, et n'ayant personne de qui prendre conseil, je priai beaucoup.

« Enfin, je lui répondis : « Ce n'est point mon inten« tion de prier les Pères Jésuites de se retirer immédia« tement ; dans l'intérêt des deux communautés et pour « l'édification de la paroisse, il vaut mieux préparer la « transition afin que le changement ait lieu sans se« cousse. Je propose donc la nomination du P. Judge « comme chapelain de l'hôpital, où il continuerait à avoir « son logement. Il aurait l'administration temporelle et « spirituelle du personnel de l'hôpital, jusqu'à ce qu'il « fasse le transfert de la propriété aux Sœurs de Sainte« Anne. Il resterait à Dawson le temps nécessaire pour « régler ses affaires, lequel temps serait limité par son « Supérieur. Quant à ce qui me concerne, je prends, dès « maintenant, la charge de la direction de la paroisse, « laissant au P. Judge la faculté d'entendre les confes« sions quand il sera demandé, et le soin de terminer la « construction de l'église, qui devra être ouverte au « culte vers le deuxième dimanche d'août, comme aussi « de passer les titres du terrain, de l'église et du pres« bytère, au nom de Mgr Grouard, en sa qualité de vi« caire apostolique d'Athabaska-Mackenzie. »

« Ma proposition fut acceptée avec le plus grand plaisir. Le P. René a fixé le temps de la résidence du P. Judge, ici, jusqu'à l'ouverture de la navigation. Il a intimé au P. Judge l'ordre de n'entreprendre aucune autre construction, de régler au plus tôt les affaires et de payer toutes les dettes. Le P. Judge s'engage formellement à solder toutes dettes, soit de l'église, soit de

l'hôpital, et d'en donner les titres à Monseigneur et aux Sœurs.

« Mais survient une difficulté. Les Sœurs occupent maintenant le presbytère, et elles ne pourront raisonnablement en sortir avant que l'allonge soit ajoutée à l'hôpital. Le P. Judge dit qu'il ne pourra s'en occuper qu'après le payement des vieilles dettes. La Supérieure des religieuses n'étant pas arrivée, les Sœurs ne veulent prendre aucun engagement, ce dont je les approuve.

« Alors j'ai consenti à laisser aux Sœurs l'usage du presbytère jusqu'au départ du P. Judge, qui, lui, se charge de me le livrer en même temps que les titres clairs de la propriété.

« D'ailleurs, ce presbytère est une petite maison touchant à l'église, trop petite pour notre communauté, mais dont une partie devra servir de sacristie et l'autre de logement pour un prêtre.

« En attendant, je vais bâtir une maison qui, plus tard, sera reliée par un passage au presbytère actuel ; nous serons à l'étroit d'ici là, mais n'importe, nous serons chez nous.

« Voilà, Monseigneur, le règlement que je viens de conclure à la satisfaction des parties intéressées. *Justitia et pax osculatæ sunt*. Nous avons promis d'être de bons religieux, de travailler pour la gloire de Dieu et de faire régner la paix à n'importe quel prix ? Avec l'aide d'en haut, nous y serons fidèles

« Nous n'avons pas laissé partir le P. René sans lui donner l'accolade fraternelle. Il nous a quittés ce matin pour aller à Saint-Michel, une de leurs Missions de l'Alaska, m'exprimant sa reconnaissance sur ma manière de traiter les affaires, et me priant de vous le faire savoir. La compensation que je lui donnerai sera réglée au printemps prochain. »

On ne saurait qu'approuver celui qui a signé cette convention. Il est arrivé à une sage conclusion, suavement et fortement et sans éveiller la moindre susceptibilité Dieu bénira cette conduite en répandant sur la Mission les grâces les plus abondantes.

Maison de Selkirk Travaux des missionnaires — Après le départ du P. René, le P GENDREAU se rendit à Selkirk où étaient restés les PP LEFEBVRE et DESMARAIS, avec le F. DUMAS, et où M Corbeil venait d'arriver. Pendant qu'à Dawson il traitait avec les Jésuites pour prendre possession de la Mission et de tout le district, eux, à Selkirk, travaillaient à l'érection d'une maison-chapelle. Écoutons notre cher F DUMAS nous décrire leurs occupations :

« Le R. P LEFEBVRE et moi nous sommes allés en amont du fleuve, à 3 milles de Selkirk, pour couper le bois de construction. Quand toutes nos pièces furent prêtes, nous en fîmes un radeau et nous partîmes. Nous descendions le courant sans trop de difficultés, lorsque, tout à coup, notre machine flottante vint heurter contre un banc de gravier et s'y échoua Le choc fut violent et accompagné de craquements qui ne signifiaient rien de bon. Nous crûmes que tout était perdu. Heureusement pas un morceau de bois ne s'était détaché; mais nous restions échoués. Que faire?... Le problème fut vite résolu. Il nous restait quelques câbles. Nous nous en servîmes pour faire un second radeau afin d alléger le premier de sa surcharge. Dieu merci, apres quelques heures de travail assez pénible, notre radeau dédoublé flottait de nouveau, nous nous remettons en route, et bientôt nous arrivons à destination. Sur la rive, une dizaine d'hommes nous attendaient, prêts à saisir l'amarre que nous venions leur porter avec le petit bateau qui précédait notre flottille. C'était un câble tout neuf. Ensemble nous le par-

sons autour d'un arbre, et nous laissons descendre tranquillement sa charge.

« Tout allait bien, les radeaux touchaient terre, nous commencions à nous réjouir, quand, crac! voilà le câble cassé! Sauter à l'eau, doubler le câble, rattacher les deux bouts, fut pour votre serviteur l'affaire d'un instant. Nous tirâmes de toutes nos forces, et bientôt tout était sauvé! *Deo gratias!*

« Il était alors 11 heures du soir, le soleil nous éclairait encore. Enfin nous rentrâmes dans notre château de toile, où le P. Desmarais, cuisinier pour la circonstance, nous attendait avec un bon morceau de lard. O régal!

« Dès le lendemain, nous étions en construction, et le 10 août 1898, nous avions pour abri une maison de 20 pieds sur 30, en pièces équarries, avec toit en perches, selon la mode du pays. Nous étions prêts à faire face à l'hiver. Nous étions chez nous, et pas trop malheureux. Le vivre étant ici nécessaire comme partout ailleurs, après le dîner de chaque jour, il fallait penser au fricot du lendemain ; l'un de nous prenait le fusil, partait à la chasse et rapportait du gibier en abondance. Autant de coups, autant de pièces.

« M. l'abbé Corbeil, qui nous était arrivé depuis quelque temps, n'était pas le plus mauvais chasseur, ni le moins bon cuisinier.

« Enfin le R. P. Supérieur arrive de Dawson. Il déclare à la communauté qu'il faut plier bagage et aller immédiatement à la capitale. Le R. P. Gendreau, M. Corbeil et le F. Dumas partirent aussitôt, les RR. PP. Desmarais et Lefebvre, huit jours plus tard.

« Que vous dirai-je de Dawson? Elle est assise au pied d'une montagne de terre glaise sur laquelle on ne voit ni arbre ni brin d'herbe. Les rues, va sans dire, ne sont pas encore macadamisées, et en la présente saison de

l'année, les chevaux, je veux dire les chiens, enfoncent dans la boue jusqu'au ventre.

« L'église est bâtie sur un rocher très dur. C'est sur ce même rocher que nous devions élever, avant l'hiver, une nouvelle maison. Il nous a fallu travailler ferme pour jeter les fondations. Au 1er septembre, la charpente était debout, et, à la fin du mois, nous prenions possession d'une maison de 30 pieds sur 30, et à deux étages. Elle n'était pas complètement finie, mais du moins nous nous y trouvions à l'abri. Vers le 15 octobre, quand nous pûmes poser les châssis, le froid commençait à nous visiter, et il avait beau jeu à travers la colonnade qui nous tenait lieu de vitres. — Pourquoi de la colonnade, direz-vous? C'est qu'une vitre de 10 pouces sur 12 coûte ici deux piastres et demie.

« Au 1er novembre, le thermomètre Farenheit était descendu à 30 degrés. Le temps devint ensuite plus doux. Mais je partis, le 15, en compagnie d'un ouvrier, sous la conduite du P. Desmarais, pour bâtir une nouvelle chapelle à quelque distance de Dawson. Nous eûmes là jusqu'à 40 degrés de froid. C'était trop fort pour mon homme. Il eut ses doigts de pied et le bout du nez gelés. Je restai seul pour faire la besogne. Le froid augmentant tous les jours, il atteignit jusqu'à 50 degrés. Dieu merci, j'ai pu travailler quand même. Au mois de décembre, le P. Desmarais pouvait dire la messe dans sa nouvelle chapelle.

« Nos Pères ont beaucoup de travail, car les catholiques sont nombreux. On en compte de 10 000 à 12000, dispersés çà et là. Pour visiter les malades, il leur faut bien souvent parcourir de très grandes distances (50 à 60 milles). Quatre prêtres pour cette besogne, c'est bien peu.

« L'état sanitaire laisse à désirer. Les fièvres et le

scorbut font de nombreuses victimes parmi les mineurs. Beaucoup d'entre eux semblent n'être venus ici que pour bien mourir. Le bon Dieu les y attendait sans doute pour leur faire cette grâce Plusieurs gros poissons qui n'avaient pas mordu à l'hameçon depuis quinze, vingt-cinq et même quarante ans, y ont mordu pour de bon. Dieu soit béni !

« Quant aux mines d'or, vous pensez peut-être que tout est doré pour les audacieux qui sont venus jusqu'ici chercher fortune. Détrompez-vous Beaucoup d'entre eux n'arriveront même pas à réaliser l'argent qu'ils ont dépensé pour leur voyage Assurément, il y a de l'or ici. Mais au Klondyke, comme partout ailleurs. pour faire de l'argent, il en faut avoir Tant que les mineurs qui travaillent à leur propre compte n'auront pas à leur disposition des machines puissantes qui leur permettent d'arriver plus facilement et plus rapidement jusqu'au *bed rock* sur lequel l'or repose en couches plus ou moins épaisses, ils perdront et leur temps et leurs peines. Le travail à faire est presque désespérant. Il arrive quelquefois que ces pauvres mineurs, après un mois ou deux de dur labeur, ne trouvent pour toute récompense que la pierre, et pas un grain d'or Tout est à recommencer, et toujours avec la même incertitude Plusieurs de ces malheureux, que je connais, creusent le sol depuis six mois, et même depuis un an, sans rien découvrir. Je les ai vu pleurer Quelques-uns ont épuisé leurs provisions ; ils ne peuvent trouver aucun travail et n'ont pas le sou pour sortir du pays.

« Mais tous n'en sont pas là. Il en est qui font beaucoup d'argent. Les compagnies, en particulier, font et feront des millions. »

De son côté, le R. P. Gendreau écrivait le 5 octobre 1898, au T. R. P Général :

« Veuillez me permettre, mon très révérend et bien-aimé Père, de vous présenter les hommages respectueux de notre petite communauté et l'assurance du dévouement des Oblats du Klondyke à notre famille religieuse si dignement dirigée par Votre Paternité.

« Je profite de l'occasion du retour en France de M. le baron Terwagne pour vous envoyer une pépite à l'état naturel. C'est un fruit du pays

« N'allez pas croire que, pour habiter le pays de l'or, nous nageons dans l'abondance En venant dans cette contrée, nous nous attendions à une vie de sacrifices et de privations, et nous l'avons acceptée, elle est telle qu'elle surprendrait sans doute nos Frères de la province du Canada. Nos figures amaigries, depuis notre départ d'Ottawa, indiquent assez que nous n'avons pas eu et n'avons pas encore toutes nos aises. Mais, grâce à Dieu, nos santés se maintiennent excellentes et nous portons nos croix de grand cœur

« Dans ce pays, vraiment très riche en or, s'il se fait des fortunes en très peu de temps, il y a aussi beaucoup de déceptions, de pauvreté même. Et nos catholiques sont du nombre des moins bien favorisés de la richesse. Ne serait-ce pas parce que le bon Dieu veut les sauver? Il en est un cependant qui trouve dans les mines plus que sa part d'abondance de trésors. Cela ne l'empêche point d'être un fervent chrétien. C'est M. Alexander MacDonald, originaire de la Nouvelle-Écosse Voyez sa générosité après l'incendie de la première église de Dawson, à la construction de laquelle il avait largement contribué, il a fait bâtir l'église actuelle, qui lui coûte plus de 150 000 francs.

« La semaine dernière, il est venu me prier de l'entendre en confession. Après la messe, à laquelle il a communié, il est entré au presbytère. Je n'avais pas en-

core l'honneur de le connaître. Il m'annonça son départ pour l'Angleterre où l'appelaient ses affaires, et ce disant, il me remettait quatre billets de 500 francs pour chacun des missionnaires, nous demandant de prier pour lui et ses parents défunts. Ce charitable mineur mérite vraiment toute notre reconnaissance.

« D'ici au printemps, nous serons dans la gêne et obligés d'emprunter pour la construction de notre presbytère, mais à cette époque où on lave l'or extrait du sein de la terre, les mineurs sont généreux, nous pourrons, grâce à leurs aumônes, rembourser au plus tôt Mgr Grouard de ses avances.

« Tout est cher au Klondike : nourriture, vêtements, et surtout la main-d'œuvre. Oh ! que des Frères convers rendraient ici de précieux services ! Notre cher F. Dumas, habile menuisier, fait autant de besogne que l'ouvrier à qui nous donnons 50 francs par jour. Son travail rapporte donc 15 000 francs par an. Notre cuisinier reçoit 400 francs le mois.

« Je n'ai pu me faire encore une idée exacte du nombre des catholiques de notre district. La population est si nomade que je n'en puis donner qu'un chiffre approximatif. Il y a aujourd'hui ici, s'accorde-t-on à dire, au moins 15 000 catholiques, moitié anglais et allemands, moitié canadiens-français.

« A la fin d'août a eu lieu la bénédiction de la nouvelle église de Dawson, dédiée à l'Immaculée Conception de Marie, et le 1er septembre, j'ai pris possession de la paroisse en qualité de curé. Les catholiques paraissent satisfaits de notre ministère, en particulier du soin que nous prenons des malades. Il y a quelques jours, le R. P. Lefebvre a parcouru 40 milles à pied pour aller administrer un moribond.

« Encouragés par la bonne volonté de notre popula-

tion, nous nous bâtissons un presbytère de 30 pieds carrés, à deux étages. Nous en habitons une partie depuis le 14 septembre. On y souffre du froid, surtout la nuit, mais nous sommes chez nous. Les travaux d'achèvement reprendront pendant l'hiver.

« Comme vous le savez, les PP. Desmarais, Lefebvre et le F. Dumas s'étaient d'abord fixés à Selkirk où, en fait de catholiques, il n'y a qu'un petit nombre de soldats. Afin d'éviter les frais d'entretien de deux maisons, et pour avoir les services du F. Dumas cet hiver, j'ai concentré toutes nos forces sur Dawson et arrêté la construction de Selkirk. Au printemps, j'y renverrai deux missionnaires. »

Dans une lettre subséquente, datée du 4 décembre 1898, et adressée au R. P Antoine, premier assistant général, le R. P Gendreau donne de nouveaux détails sur sa Mission :

« Monsieur le baron Terwagne qui devait partir, il y a plus d'un mois, et remettre à notre T. R. P. Général un spécimen de nos mines d'or, offert par les Oblats du Yukon, nous quittera seulement demain pour la belle France, ayant à faire à pied d'ici au bateau un trajet de 700 milles.

« Il vous remettra une lettre avec la *nugget* ou pépite d'or pour notre bon Père Général Je le prie de vous donner sur notre compte et au sujet de nos Missions tous les renseignements qui pourraient vous intéresser. Il vous parlera de notre église, de la chapelle que le P. Desmarais et le F. Dumas viennent d'ériger à la Mission d'Eldorado Bonanza, à 14 milles de Dawson, et que nous desservons tous les quinze jours, faisant le chemin à pied, il vous fera connaître les autres postes miniers que nous visitons de temps en temps : Forty-Mile, Last-Chance, Dominion, Stewart-River, Selkirk, Thistle creek, etc., etc.

« Je me borne à vous dire que nous souffrons du manque de rapports épistolaires avec nos supérieurs Pas de lettres de Paris, de Montréal, de Mgr Grouard. Cependant nous recevons celles de nos amis en dehors de la Congrégation. Comment expliquer cela ? Nous souffrons, sans nous plaindre, tant nous sommes heureux du bien que nous faisons à la population minière qui nous est confiée

« Nos relations avec le P. Judge sont amicales et fraternelles, ce qui édifie nos gens. Sur mon invitation, il vient chanter la messe et prêcher chaque troisième dimanche, à tour de rôle avec le P Desmarais et moi, le P Lefebvre et M. Corbeil ne sachant pas assez l'anglais pour exercer le ministère en cette langue. Cette lacune sera comblée par les nouveaux sujets que vous voudrez bien nous faire envoyer.

« Quand je suis arrivé ici, il n'y avait pas de cimetière catholique. Nos gens étaient enterrés pêle-mêle avec les protestants, les infidèles, etc., dans un champ non clôturé J'ai réussi à faire l'acquisition de 5 acres de terre, à un peu plus d'un mille de la ville, et très propre à cet effet.

« Nous avons toujours beaucoup de malades. Depuis trois mois, j'ai enterré 31 hommes, 2 femmes et 1 enfant. On compte plus de 400 malades aujourd'hui dans notre hôpital, aux soins des Religieuses de Sainte-Anne.

« La construction de notre maison avance lentement, parce que je ne veux pas m'endetter Nous sommes à l'abri du mauvais temps, mais non pas du froid Le 6 novembre, nous avons eu 38 degrés, depuis, le thermomètre a descendu à 48 Pas de châssis doubles, pas de vitres dans la moitié de nos fenêtres elles coûtent 2 piastres et demie par carreau de 10 pouces

[illegible] nécessaire pour la nourriture et le

vêtement, notre ameublement est des plus primitifs. A chacun une table, une assiette et un gobelet en fer, un petit banc et, en guise de lit à sommier, une caisse remplie de copeaux. La paille serait du luxe ici. Avec de l'argent pourtant on pourrait se procurer tout le confort désirable.

« Malgré la richesse du pays, il y a déceptions, mécontentements, pauvreté même, parmi le plus grand nombre des derniers venus depuis six mois.

« Pour notre part, nous acceptons la position de grand cœur, et tant que nous serons capables de travailler, nous ne désirerons pas de changement.

« Vu la disposition des lieux et l'impossibilité où nous sommes d'avoir des communications avec Mgr Grouard, à moins de passer par New-Westminster et Saint-Albert, il me paraîtrait plus rationnel d'attacher notre district du Yukon au diocèse de New-Westminster, avec lequel nous pouvons facilement correspondre. Il m'est même plus commode et plus expéditif de correspondre avec Paris qu'avec le lac Athabaska, résidence de Mgr Grouard.

« Dans huit jours, le soleil n'éclairera plus les rues de Dawson, et cela durera plus d'un mois. Que de chandelles nous allons consommer !

« Allons ! je termine. Je sentais le besoin de parler à un Père de qui je voudrais bien recevoir une parole d'encouragement. »

Mort du P. Judge, S. J. — S'adressant d'autre part au R. P. Boisramé : « Je vous communique, dit le R. P. Gendreau, une nouvelle importante et triste en même temps. Le R. P. Judge, mon prédécesseur et mon voisin ici à Dawson, est mort, le 16 courant, à l'âge de quarante-huit ans, succombant à une attaque de pneumonie. J'étais son confesseur, mais absent à ce moment ; le P. Desmarais, sur sa demande, l'a assisté durant sa maladie et

lui a administré les derniers sacrements qu'il a reçus avec beaucoup de foi et de piété, conservant sa connaissance jusqu'à la dernière minute.

« Le P. Judge était un excellent religieux, plein de zèle pour le salut des âmes et de charité pour les malades. Aussi était-il très populaire parmi nos mineurs catholiques et protestants. J'ai fait les funérailles et chanté le service solennel, le 20 courant, assisté du P. Desmarais et de M. Corbeil, comme diacre et sous-diacre. Le P. Desmarais a fait l'éloge funèbre. J'ai dit aussi quelques mots. L'assistance était immense. Il a été enterré dans l'église, près de l'autel, côté de l'évangile. Cette fin subite règle définitivement notre prise de possession et nous laisse seuls chargés de la mission du Klondyke.

« Par son testament, le P. Judge a tout légué à son supérieur, le R. P. René, avec instruction de transférer la propriété de l'hôpital aux Sœurs de Sainte-Anne, auxquelles il a adjoint un comité de trois membres pour l'administration de l'œuvre jusqu'à l'arrivée du R. P. René. Dès aujourd'hui, à la demande des exécuteurs, je prends la direction spirituelle de l'hôpital, je deviens chapelain des religieuses et je suis chargé de faire la visite des salles où ne se trouvent pour le moment que 52 malades.

« J'étais absent, vous ai-je dit, quand le P. Judge est tombé malade. Voici pourquoi. Notre pays minier comprend un vaste territoire sur lequel sont disséminés des milliers de mineurs, dont un grand nombre de catholiques. Déjà, plusieurs fois, j'ai envoyé le P. Desmarais et M. Corbeil, chacun de son côté, donner des missions en divers endroits que nous visitons, l'été par le fleuve Yukon, et l'hiver, à pied ou en traîneaux à chiens. Comme je crois aussi qu'il est de mon devoir de faire une visite annuelle à ces différents postes, je partis donc, le lendemain des Rois, accompagné de notre bon P. Lefebvre,

qui s'entend à ces sortes de voyages, et lui confiai la direction de deux bons chiens que j'avais loués pour nous conduire. Il faisait un froid de 32 degrés, quand je n'étais pas fatigué, je marchais, mais je me faisais traîner quand je n'avais pas trop froid. Dieu merci, nous eûmes du beau temps et de beaux chemins glacés. Durant tout le trajet, le thermomètre s'est tenu autour de 30 degrés. Le soleil qui, depuis un mois, ne se montrait plus à l'horizon, nous a fait une première apparition en nous laissant voir le 15 de ce mois, une petite partie de son disque.

« Je venais de donner la mission aux catholiques disséminés sur les criques *Last-Chance*, *Dominion*, *Gold-Bottom*, lorsqu'un courrier arrive, me mandant en toute hâte à Dawson, à cause de la maladie du P. Judge. Après une marche précipitée, j'arrivai le 16 au soir, mais trop tard : le Père était mort depuis près d'une heure. Vous connaissez le reste.

« Que vous dirai-je du pays? Au dire des mineurs, et d'après mes yeux, nous avons un pays minier des plus riches du monde. Il en sortira des millions et des millions de piastres. Il faudra, toutefois, un travail pénible et coûteux. Mais viendra le moment où des machines hydrauliques puissantes remplaceront les bras. Ce sera le règne des compagnies à riches capitaux qui accapareront tout le terrain, et dont quelques-unes sont dès maintenant à l'œuvre. Pour le moment, malgré notre richesse non encore toute exploitée, il y a, non seulement de la pauvreté, mais même de la misère noire.

« Parmi les trente milliers d'hommes venus dans ce territoire, le très petit nombre se partage l'or du Yukon. Ce métal est devenu la proie des spéculateurs, et une foule de causes poussent les trois quarts de la population à maudire le pays qu'ils habitent. Si, à cela, on ajoute le déplorable état de la santé publique, on aura raison de

n'encourager personne à venir ici. Mieux vaut attendre un avenir meilleur.

« Malgré nos peines et nos souffrances, conclut le R. P. Gendreau, nous aimons notre position, parce que nous faisons du bien aux âmes et y trouvons le moyen de travailler à notre sanctification. Notre santé est très bonne ; aussi consentons-nous volontiers à vivre et à mourir ici. »

Dieu bénisse de plus en plus de si généreuses dispositions dans les cœurs de nos missionnaires !

Le même courrier nous apportait ces lignes du R. P. Desmarais :

« J'ai voyagé apostoliquement, et l'été et l'automne et l'hiver, à Forty-Mile, limite du vicariat, à la Rivière-Stuart, à Selkirk, à Bonanza, à l'Eldorado, où j'ai établi une Mission du nom de *Chapelle-Saint-Joseph*. Celle-ci se compose de deux tentes, dont l'une est le chœur, l'autre la nef. Elle a un plancher, des bancs et un poêle. Depuis le 1er novembre, j'y ai dit la sainte messe presque tous les dimanches, voire même la messe de minuit. La distance à parcourir étant peu considérable, 14 milles, je m'y rends à pied.

« Comme au beau jour de mon oblation, je le redis ici : « Mon bonheur est d'aller partout où l'obéissance « m'appelle. »

Tels sont les intéressants détails recueillis jusqu'à présent sur notre nouvelle Mission du Yukon. Que ne sont-ils plus nombreux et plus complets encore ! D'autres éléments, nous l'espérons, viendront s'ajouter à ceux-ci et donner sa dernière forme à l'histoire de cette fondation. En attendant, nous prions Dieu et notre Mère Immaculée de bénir les premiers et vaillants pionniers de cette belle et rude Mission, et de leur permettre de cueillir par-ci par-là quelques fleurs au milieu de leurs épines.

